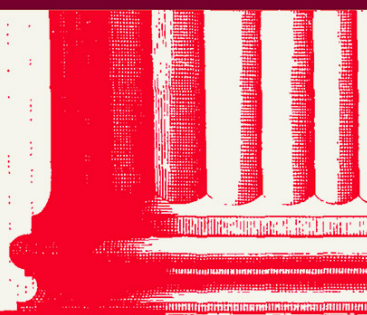
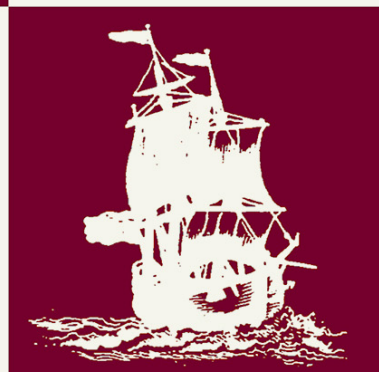
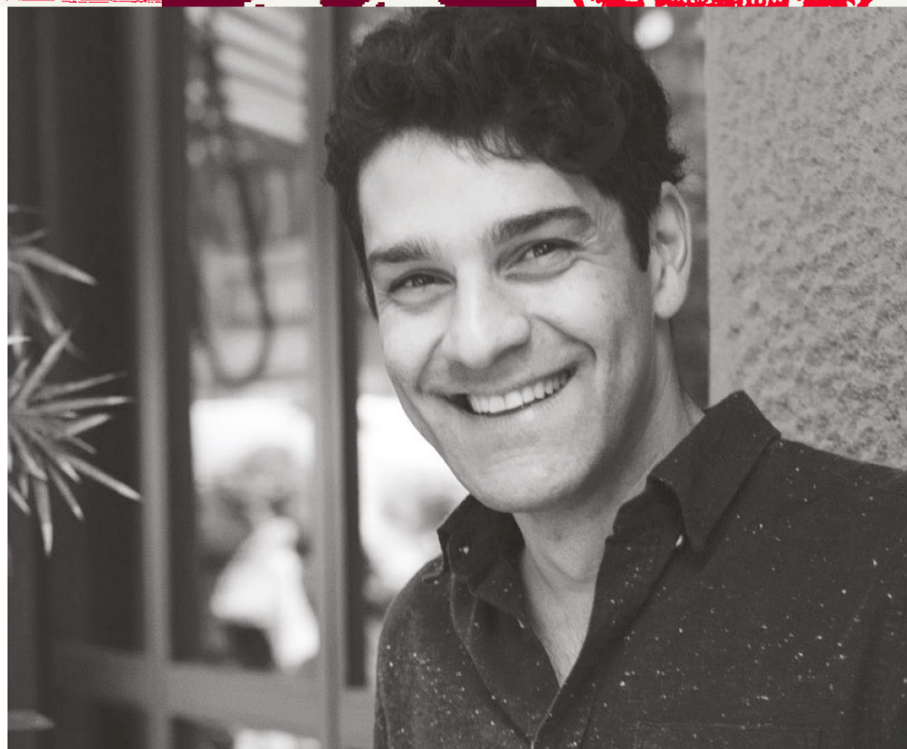


SOFRONIS
SOFRONIOU
Fonte brute



Une odyssée
époustouflante
à travers
la mémoire
et le temps.
Phénoménal.

ÉDITIONS ZULMA



« Bordé de références littéraires, l'onirique roman du chypriote Sofronis Sofroniou défie les bulles temporelles. » Thierry Guinhut, *Le Matricule des anges*

« Ce délirant circuit se mérite et met en abyme la mémoire et la perte du sens des choses, tout en semant des images puissantes comme autant de cauchemars. » Frédérique Roussel, *Libération*

« Entre science-fiction et onirisme, ce féru de David Bowie, Radiohead et David Lynch enchaîne les scènes et les visions durablement marquantes, égare volontairement le lecteur dans son labyrinthe fascinant d'où surgissent régulièrement Sophocle ou Jules Verne, et crée un monde où le passé ne peut qu'être recomposé, choc d'images mentales. » Nicolas Melan, *Le Monde diplomatique*

« Dans cet accélérateur de particules picaresque se bousculent les références artistiques, narratives, visuelles. Un périple délirant qui laisse entrevoir les entrailles d'une fiction indépassable. » Boris Senff, *24 heures*

« Incarner, par sa forme onirique et sa puissance de suggestion, la quête qu'une mémoire, d'une unité, d'une identité : c'est sans doute la réussite de ce roman. » Arnaud Laimé, *Bifrost*

« Une vertigineuse fantasmagorie sur ce que produit la littérature dans les dédales obscurs de nos images mentales. » Florence Noiville, *Le Monde*

« Ceux qui aiment les histoires échevelées vont se régaler de ce récit délirant qui se lit comme un sprint. On en sort tout essoufflé ! » Alain McKenna, *Le Devoir*

« Sofronis Sofroniou réussit son pari d'emmener le lecteur dans les couloirs de la conscience et le semer sans le perdre. » Quentin Perissinotto, *Le Regard libre*

« Ce roman extraordinairement foisonnant et déconcertant, stupéfiante plongée dans l'univers mental, évoque l'univers de Luis Buñuel. » Michel Paquot, *L'Avenir*

« Un engrenage kafkaïen aux allures de cauchemar éveillé » Lucile Poulain, *RTBF*

« Rare et agréable de tomber sur un livre qui, en permanence, vous surprenne, souvent échappe, ne se laisse jamais totalement réduire au discours auquel, pour en parler, vous pensez le réduire. Avec ce roman d'une infinie invention, Sofronis Sofroniou ne cesse de nous intriguer. » Marc Verlynde, *La viduité*

« *Fonte brute*, du jeune auteur chypriote Sofronis Sofroniou, est une expérience de lecture tout à fait inouïe. » Marie Fouquet, *Livres Hebdo*

« Entrer dans *Fonte brute* c'est comme pénétrer dans un univers à la fois connu et totalement mystérieux. Une sorte d'apesanteur tient le lecteur suspendu dans un monde où la frontière entre le réel et le fantastique est très ténue. » Mohamed Berkani, *Franceinfo*



CRITIQUE **DOMAINE ÉTRANGER**

Traversées mentales

BORDÉ DE RÉFÉRENCES LITTÉRAIRES, L'ONIRIQUE ROMAN DU CHYPRIOTE SOFRONIS SOFRONIOU DÉFIE LES BULLES TEMPORELLES.

La métaphore du jeu d'échecs innerve ce roman, météore plus qu'étrange. Car au voyage dans l'espace s'ajoute celui dans le temps, entre fantastique et science-fiction. Car une partie délicate s'engage, entre la vie et la mort, entre la mémoire et l'art.

Assassiné en 1948, à la soixantaine, le narrateur, un joueur d'échecs new-yorkais, est projeté sur la planète « *Petite Vie* », retrouvant l'âge de 20 ans. Gagner dix ans de vie ne se fait pas sans contrepartie. Il lui incombe de se plier au « *Mois du souvenir* », de faire la preuve de ses facultés de réminiscence en confiant les précieuses données accumulées. Et surtout de recomposer une œuvre énorme, soit *4001*, d'un certain Robert Krauss, dont le livre est un « *océan de révélations intellectuelles* ». D'autres comparses ont pour mission de reconstituer qui une nouvelle de Tchekhov, qui un opuscule de Kant. Son travail se fera avec le concours de Bonadea, qui porte le même prénom qu'un personnage du roman recherché.

Un long parcours s'impose, labyrinthique, ponctué de stations fantomatiques et énigmatiques ; qui pourrait être bourgeois s'il était plus laconique. Couloirs blafards, salles chirurgicales, pièces renouvelées où l'on se restaure et change de vêtements, immenses paysages, sollicitations érotiques diverses, « *fulgurance mnésique* » et « *instabilité cognitive* » s'accumulent en un cauchemardesque capharnaüm. Le carambolage des espaces temporels dispose un puzzle à l'inénarrable solution, tant le but annoncé, soit l'écrivain Robert Krauss, semble introuvable, oublié même : « *Étions-nous livrés aux mains d'une caste déstructurée, ou bien existait-il un plan derrière tout ce qui nous arrivait ?* »

La quête permet d'explorer les continents de cette planète, de rencontrer divers types humains, parfois menaçants, dans des atmosphères souvent kafkaïennes, de s'interroger sur le rétablissement ou l'éradication des souvenirs terrestres, enfin de « *saper pour l'éternité les fondements de tout rationalisme* ». Les épreuves initiatiques et symboliques se succèdent, comme lorsqu'il faut passer

une cuve aquatique, voir Baxter « *se faire aspirer l'intégralité du cerveau* », être confronté aux cohortes des nombreux Hans acharnés à restaurer « *le Mécanisme* » : « *un gigantesque mécanisme souterrain, conçu comme une tentative de reproduction de l'encéphale humain* ». Cependant « *la compréhension de l'univers et de l'existence* » est l'enjeu de rivalités, de pillages : « *une guerre est engagée au nom de la connaissance, de la préservation et de la survie de toute notre planète* ».

Que le Chypriote Sofronis Sofroniou, né en 1976, ait étudié les neurosciences ne nous étonne guère, tant les facettes de la perception et le dédale des hypothèses interprétatives empreignent son onirique roman, qui fut d'ailleurs précédé par *Les Géniteurs*, non traduit.

Fulgurantes sont les premières pages. Aussi craint-on qu'au long cours les promesses ne soient pas tenues. Pourtant, malgré un rythme plus patient, une avalanche continue de péripéties, l'intérêt dé-

croît, se ranime, tandis que le mystère reste intact. Ne serait-ce qu'à l'occasion d'allusions à la caverne de Platon, à Jules Verne, à *L'Homme sans qualités* de Robert Musil, à *La Recherche* de Marcel Proust. Ou encore lorsque les tas de vêtements deviennent ceux des camps d'extermination, dont Alfred Hitchcock aurait imaginé de tirer un film. Mais aussi à la mythologie grecque, jusqu'à une tragédie perdue de Sophocle « *imprimée dans l'esprit du narrateur* ». Récit testamentaire et post-moderne, au sens métalittéraire, cette recherche d'un écrivain mythique, butant sur des statues semblant « *protégées du vieillissement* », n'est pas sans rappeler celle d'Archimboldi, dans *2666* du Chilien Roberto Bolaño, quoiqu'avec des moyens romanesques aussi différents qu'excitants.

Thierry Guinhut

Fonte brute, de Sofronis Sofroniou
Traduit du grec (Chypre) par Nicolas Pallier, *Zulma*, 368 pages, 23,50 €





Science-fiction

Mardi SF : Sofronis Sofroniou, vertige de la mémoire

Retrouvez chaque mardi une chronique, une interview ou un portrait lié à un texte de science-fiction qui fait l'actualité. Aujourd'hui, «Fonte brute», un roman mille-feuilles, mêlant genres et références.

par [Frédérique Roussel](#)

publié le 7 février 2023 à 17h56

S'il y a une chose de stable dans *Fonte brute*, et, en même temps, de déstabilisant, c'est son incipit. Beau tremplin dans un roman incroyablement dense, labyrinthique, éprouvant. Il commence ainsi : «J'étais joueur d'échecs à Union Square. Je peux l'affirmer avec certitude, c'était pour ainsi dire mon métier avant que je ne quitte la Terre.» Le narrateur a été abattu devant son échiquier pendant un rassemblement à Union Square à New York le 5 mai 1948, alors qu'il est âgé de presque 70 ans. Par qui, par quoi ? Une balle perdue, sa mort n'est que le prétexte pour un départ vers un au-delà. Ce n'est pas un fantôme qui narre mais notre homme parti sur Petite Vie. Comme tous les humains qui atterrissent à leur décès sur cette planète, il a de nouveau 20 ans et dix ans d'existence devant lui. Le roman se veut un récit, un rapport même, de ce qu'il aura vécu pendant les neuf années et demie supplémentaires sur Petite Vie, alors qu'il se cache dans une cave. «L'année 1958 approche à grands pas. Je dois mourir au mois de mai.» Il faudra traverser le livre pour savoir de quoi il se cache.

Arrivé tout nu sur Petite Vie, il a dû énumérer tout ce dont il se souvient lors du Mois du Souvenir, participant ainsi à la reconstitution de la mémoire de la Terre. Et on lui donne pour mission, lui l'ancien professeur de langues et de littératures et bon connaisseur de l'Allemagne de l'entre-deux-guerres, de diriger les travaux de recomposition de 4001, volumineux livre d'un auteur de langue allemande, Robert Krauss, «le plus important du siècle en cours» lui dit-on. Comment ce Krauss peut-il être plus important que Kafka, Mann, Musil, Döblin ? Il n'en a même jamais entendu parler. D'autres équipes que la sienne ont travaillé elles sur la reconstitution de textes de Tchekhov, de Kant, de Bakounine. On lui demande aussi de retrouver Robert Krauss sur Petite Vie, car l'écrivain mort en 1942 n'a jamais été localisé par les campagnes de recensement. «Il est considéré comme disparu ; est-ce une affaire de choix personnel ou le fruit du hasard, aucune certitude n'est permise.» James Joyce également décédé, le 13 janvier 1941, n'a pas été recensé.

Des ruelles où s'amoncellent des vêtements

Le narrateur part avec sa coéquipière Bonadea dans une ville montagneuse du continent Herp, une autre zone de Petite Vie, où on aurait aperçu Robert Krauss. *Fonte brute* bascule alors, pour lui comme pour le lecteur. Fini la compilation de souvenirs presque vécue comme une occupation administrative, le duo se retrouve entraîné dans un enchaînement de rencontres et d'événements sans logique apparente. «Etions-nous livrés aux mains d'une caste déstructurée, ou bien existait-il un plan derrière tout ce qui nous arrivait ?» Les gens sur lesquels ils sont

tombés s'intéressent davantage «à l'éradication, et non au rétablissement des souvenirs terrestres». Ils se croyaient dans une forme de paradis à Braskeno, ils vivent l'enfer à Herp. On les fait passer d'un lieu à l'autre, par des ruelles où s'amoncellent des vêtements, dans un château médiéval, une jungle habitée de féroces bêtes sauvages, un espace souterrain appelé «le Mécanisme», la chambre rouge, Mars en 2025... Ils assistent à des trépanations destinées à aspirer les cerveaux et à les consommer, à des accouchements publics, à des dévorations par des loups... On sent des ambiances parfois familières, des événements historiques connus en particulier issus de la Seconde Guerre mondiale, tous pressés dans cette cuve textuelle, mais jamais vraiment suffisamment clairs pour se raccrocher à une prise solide. La Métamorphose de Kafka joue comme un leitmotiv, l'image parfaite de ce qui est en train d'arriver au narrateur qui s'imagine avoir été transformé du jour au lendemain. La trame du deuxième roman et premier traduit en français du Chypriote Sofronis Sofroniou, chercheur en neurologie, est sous-tendue de références littéraires, cinématographiques et musicales affirmées ou souterraines, Jules Verne, Sophocle, Hitchcock, Musil, Proust, Bradbury, Chris Marker... Ce délirant circuit se mérite qui met en abyme la mémoire et la perte du sens des choses, tout en semant des images puissantes comme autant de cauchemars.

Article disponible en ligne : https://www.liberation.fr/culture/livres/mardi-sf-sofronis-sofroniou-vertige-de-la-memoire-20230207_OLTY7G5JDVBLHCISR3MVXSNZ7Y/

Neurones en surchauffe

FRONTE BRUTE, DE SOFRONIS SOFRONIOU

PAR NICOLAS MELAN



C'EST sur un monde nommé Petite Vie que se retrouve un New-Yorkais de 66 ans après s'être fait tuer par une balle perdue, en 1948 à Union Square, où il exerçait sa profession de joueur d'échecs. Quand il se « réveille », il est nu, sur le sol d'une pièce sombre, et il a le corps de ses 20 ans. Dans cet au-delà, les humains ont droit à un « bonus » de dix années avant de s'évaporer mystérieusement. Cette société post mortem, bâtie sur les connaissances et le savoir-faire des vivants, met à contribution les défunts pour reconstituer la mémoire de la Terre. Le joueur d'échecs se voit confier la restitution complète du roman *4001*, de Robert Krauss, qui est considéré soit comme « l'auteur de langue allemande le plus important du siècle », soit comme une « injure faite à Kafka, à Mann, à Musil, à Döblin ». Accompagné d'une femme, Bonadea, qui doit l'épauler dans sa mission, il commence sa recherche, mais le duo se retrouve aux mains des Hans, un curieux groupe (chacun des membres se prénomme Hans) qui désire restaurer une étrange machine, faite entièrement de fonte brute : « un gigantesque mécanisme souterrain, conçu comme une tentative de reproduction de l'encéphale humain ».



Les événements se bousculent. Les perceptions du protagoniste se brouillent. Entre trou de mémoire et confusion, il est pris dans des aventures cauchemardesques. Sa rencontre, par exemple, avec un enfant — mort pendant la seconde guerre mondiale — qui s'est retrouvé sur Petite Vie dans un corps devenu adulte et au beau milieu d'une jungle très hostile. Autre péripétie, il assiste à des expériences cannibales des Hans, qui cherchent à percer le secret de la disparition des corps sur Petite Vie. Jusqu'à ce qu'un mystérieux bond dans le temps semble le faire revenir sur Terre dans l'Europe connectée des années 2020, durant un festival de musique. S'agit-il là encore de la réalité ou d'une vision prémonitoire ? Il terminera son voyage dans les entrailles du Mécanisme, aux côtés de Bonadea, qui, au fil du temps, ressemble toujours plus à sa défunte épouse.

Pour ce roman (le deuxième, mais le premier à être traduit en français) multicouronné, Sofronis Sofroniou, formé aux neurosciences, joue, comme le poète Roberto Bolaño, avec les pouvoirs équivoques de la mémoire. Mémoire personnelle, mais également collective : le joueur d'échecs est entouré de défunts collectant les mots perdus des romans de Franz Kafka ou tentant de tourner à l'identique les films d'Alfred Hitchcock... Il fait écho aux réflexions de Virginia Woolf dans *Une chambre à soi* : « Les chefs-d'œuvre ne sont pas nés seuls et dans la solitude ; ils sont le résultat de nombreuses années de pensées en commun, de pensées élaborées par l'esprit d'un peuple entier, de sorte que l'expérience de la masse se trouve derrière la voix d'un seul. »

Mais quel rôle jouent à l'échelle individuelle ces fragments imparfaits et personnels du passé, prisonniers de notre conscience ? Façonnent-ils notre identité, orientent-ils notre perception ? Entre science-fiction et onirisme, ce féru de David Bowie, Radiohead et David Lynch enchaîne les scènes et les visions durablement marquantes, égare volontairement le lecteur dans son labyrinthe fascinant d'où surgissent régulièrement Sophocle ou Jules Verne, et crée un monde où le passé ne peut qu'être recomposé, choc d'images mentales. La mémoire est-elle le mètre étalon de la vérité ?

NICOLAS MELAN

Article disponible en ligne : <https://www.monde-diplomatique.fr/2023/06/MELAN/65830>

Famille du média : **Médias étrangers**
 Périodicité : **Quotidienne**
 Audience : **N.C.**
 Sujet du média :
Actualités-Infos Générales



Edition : **20 mars 2023 P.23**
 Journalistes : **Boris Senff**
 Nombre de mots : **501**

La planète des morts en révolution autour du passé

Roman
**Avec «Fonte brute»,
 l'écrivain chypriote
 Sofronis Sofroniou signe
 un récit cauchemardesque,
 à cheval entre la science-
 fiction et la métaphore
 d'une société passéiste.**

Le narrateur de «Fonte brute» est un joueur d'échecs mort le 5 mai 1948 à Union Square. Mais son décès, par balle, n'empêche en rien son récit puisqu'il y a une vie après la mort: Petite Vie, planète où se réveillent bon nombre de décédés dans le corps de leurs 20 ans avec, pour perspective, dix ans d'existence supplémentaire.

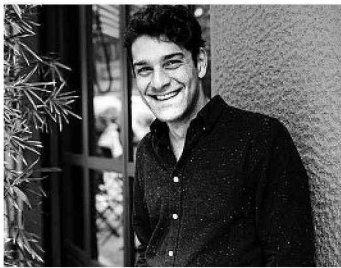
Ce supplément inespéré n'inclut aucune insouciance paradisiaque mais génère au contraire une forme de nostalgie pour le

passé terrien et ses productions, qu'elles soient scientifiques ou littéraires. Les nouveaux arrivants n'ont pas de bagage et débarquent sur Petite Vie nus comme des vers. Il s'agit donc de recréer les objets qui manquent en se fiant, autant que faire se peut, à la mémoire...

Professeur de langues et de littérature, le narrateur - qui raconte son histoire à quelques mois de son «échéance» - se voit ainsi intégré à un groupe cherchant à recréer le roman «4001» de Robert Krauss, voire aussi à tenter de retrouver l'auteur lui-même, ou plutôt sa nouvelle incarnation, que certains pensent avoir localisé.

S'ensuit une équipée onirique échevelée qui ressemble le plus souvent à une cavalcade cauchemardesque où les péripéties se bousculent sans jamais atterrir sur des réponses, de nouvelles in-





L'écrivain Sofronis Sofroniou. PARIS-TAVITIAN

terrogations s'ouvrant au contraire sans jamais se refermer. Au cours de cette mission traversée par ses propres réminiscences - la mort de sa femme, une journée passée à errer dans New York - notre aventurier en fantasmagorie teste des drogues inédites, foule des rues jonchées de vêtements, se soumet à d'absurdes tests scientifiques ou croise des

bêtes sauvages proliférantes, revenant toujours dans une société où chacun se fait appeler Hans...

Vertiges hitchcockiens

Au cours de ce périple délirant qui laisse entrevoir les entrailles d'une fiction indépassable, la réalité se transforme parfois en un film d'Alfred Hitchcock, puisqu'une équipe s'est fixé comme objectif de recréer une œuvre du fameux cinéaste dans l'espoir de réactiver un mystérieux Mécanisme. «Vertigo» n'est pas loin...

Dans cet accélérateur de particules picaresque se bousculent les références artistiques, narratives, visuelles, comme si la seule mémoire ne pouvait leur redonner vie, à l'instar de ces souvenirs que l'on croit fondateurs mais qui se révèlent biaisés ou reconstruits.

Cet insaisissable ruissellement de notations fait évidemment aussi écho à notre culture de la mémoire, si obsédée par le passé qu'elle en oublie régulièrement le présent.

D'ailleurs, à en croire Google sur la planète Terre, l'écrivain Robert Krauss et son roman «4001» ne semblent jamais avoir existé ailleurs que chez... Sofronis Sofroniou! «Fonte brute», une nouvelle substance rêve? Un roman aussi énigmatique que trépidant, sans issue de secours. **Boris Senff**



«Fonte brute»
Sofronis
Sofroniou
Éd. **Zulma,**
368 p.



FRONTE BRUTE

Sofronis Sofroniou - Zulma - février 2023 (roman inédit traduit du grec [Chypre] par Nicolas Pallier - 368 pp. GdF. 23,50 €)

Petite Vie est une planète jumelle de la Terre où renaissent les Terriens défunts. Ils ont vingt ans, et dix années devant eux pour mener à bien la quête qui leur échoit : se remémorer le plus de choses possibles de leur existence antérieure afin d'enrichir la culture de Petite Vie et faire de celle-ci une copie au plus juste de la Terre — comme partir à la recherche d'un artiste ou d'un écrivain disparu qui se serait réincarné, afin de retrouver une de ses œuvres. C'est ce qu'il advient au professeur de lettres et joueur d'échecs narrateur de ce livre. Abattu à 66 ans à Times square, retrouvé nu dans une pièce sombre, il se voit chargé, après une courte formation dans une université, des travaux de recomposition du roman de langue allemande le plus important du *xx^e* siècle, *4001* de Robert Krauss. Commence pour lui l'exploration de l'univers étrange de Petite Vie, aux côtés de Bonadea, compagne d'esprit et de cœur. Percera-t-il les secrets de ce monde qui l'accueille ? Sous la ville se cache un grand Mécanisme reproduisant par des tunnels le cerveau humain. Est-il encore en



activité ? Et quels sont ses liens avec les statues en fonte qui reproduisent les traits de ceux qui sont passés sur Petite Vie ? Au fil de son enquête, fort éprouvante, le narrateur se voit doté d'une capacité de remémoration totale qu'il peine à contrôler...

Fonte brute est le roman d'une dense rêverie hallucinée sur la mémoire et sur les objets qui l'incarnent, en tout premier lieu le cinéma et la littérature, considérés comme des arts qui ne peuvent qu'échapper à notre appréhension par leur richesse débordante : que garde-t-on d'un livre quand on le referme ? Ce qu'on a appris par cœur ? Ne faudrait-il pas alors, comme le narrateur, être capable de se le remémorer intégralement en tout temps ? Mais ne deviendrait-on pas fou ? Peut-être vaut-il mieux oublier ? Mais si chaque livre ainsi disparaît de nous, ne pourrait-on espérer retrouver ceux qui ont disparu pour de bon ? Et le cinéma et ses 24 images seconde : quel souvenir en garde notre esprit ? Quelles richesses pourrait-il aller puiser dans ces images qui renferment le monde entier, non seulement ce qu'elles montrent mais aussi tout l'environnement ? Sofronis Sofroniou, en connaisseur des neurosciences, sonde les mystères de la continuité de la conscience et de ce qui fonde l'individu. Il jette en défi au lecteur les pérégrinations de son narrateur qui nous perd dans l'univers âpre, cruel et aux mille significations d'un David Lynch ou d'un Philip K. Dick, et spiralaire comme celui d'un Hitchcock. Les visions surréalistes s'enchaînent, la cruauté absurde d'un Orwell n'est pas loin non plus. Le lecteur s'acharne à faire travailler sa mémoire, tracer des recoupements pour trouver des continuités, faire émerger un sens. Et c'est sans doute la réussite de ce roman : incarner, par sa forme onirique et sa puissance de suggestion, la quête d'une mémoire, d'une unité,



d'une identité. Que le Bifrostien n'hésite pas à s'y perdre !

Arnaud Laimé

DOA, l'art du polar au millimètre

« Rétiaire(s) » est issu d'un ancien projet de série télé. Mais l'auteur de « Pukhtu » l'a entièrement retravaillé, de la documentation au travail sur le rythme et la langue

ANTOINE ALBERTINI

Avec *Citoyens clandestins* (2007), DOA faisait une entrée fracassante sous la bannière mythique de la « Série noire ». Gros succès, et la chance – « ou la déveine, à voir », écrit-il dans une postface en forme de making-of – d'attirer des sociétés de production alléchées par un espoir pour la télévision française : rivaliser avec HBO, alors « la » chaîne américaine spécialiste des séries addictives.

Flanqué du scénariste Michaël Souhaité, DOA (pour *Dead on arrival*, « mort à l'arrivée ») planche donc sur une série inspirée, entre autres, de la geste des frères Horne, fratrie de gangsters d'origine yéniche à la tête du milieu, dans l'Est parisien. Leur modèle : *The Wire*, de David Simon, cinq saisons (2002-2008) sur les talons de policiers esquinés dans un Baltimore de cauchemar, gangrenée par la pauvreté et le trafic de drogue. Une série célébrée de toutes parts, considérée comme un aboutissement mais aussi comme une matrice. « On n'aurait jamais pu atteindre un tel niveau, mais c'était notre référence », se souvient DOA, interrogé par « Le Monde des livres ».

Il a vite déchanté : pour ce solitaire, l'immersion est rude. Il découvre les aléas de la production télévisuelle, entre silences interminables, brusques coups d'accélérateur et suggestions de remaniements – il faut complaire aux exigences contradictoires des sacro-saints panels de téléspectateurs. Le scénario rejoint finalement les limbes des projets télé avortés.

DOA enchaîne ensuite cinq romans, dont le diptyque *Pukhtu*,



Une importante prise de cocaïne effectuée par les douanes françaises à Marseille, en août 2022. AFP PHOTO/FRENCH CUSTOMS

bes, des Etats-Unis et, sans doute, d'Israël. Mais, patatras, la pandémie passe par là, rendant impossible l'indispensable consultation d'archives à l'étranger.

C'est alors que resurgit le scénario abandonné, qui sera complètement réarticulé – « Je n'en ai gardé que 10 % à 15 % » – pour aboutir au roman *Rétiaire(s)*. Sinueux, le récit est mis au service d'une intrigue jalonnée de coups de billard à huit bandes, de pactes infernaux entre voyous, policiers et services spécialisés plus corrompus les uns que les autres, sur fond d'une emprise grandissante du narcobanditisme. Comme toujours dans l'œuvre de DOA, la documentation tient une place de choix, dans une démarche « vériste » : visites d'établissements pénitentiaires, entretiens avec des policiers des stupés, dépouillement d'articles et d'ouvrages, recherches en ligne ou, pour ce livre, heures de visionnage de vidéos sur TikTok, afin de s'approprier de nouveaux usages de la langue. De ses rencontres avec « des gens de l'autre côté », en revanche, on ne saura rien.

Ce « travail en entonnoir, commente l'auteur, s'élargit à mesure que chaque nouvelle connaissance, chaque révélation apporte son lot de questionnements, de réflexions, de pistes de travail ». C'est ce souci du détail qui rend haletante la lecture de récits comme *Rétiaire(s)*, à la construc-

EXTRAIT

« Théo, qui portait des gants, a sorti le 11.43 de Marco d'un sac plastique jusque-là fermé hermétiquement. Il était propre, nettoyé à fond. Il l'a tendu à Rey, elle aussi munie de gants. Luciana a visé la tête baissée de Marrefi, qui se protégeait furtivement des deux bras. Elle a maté Théo. Elle a même maté Momo. Dans ses yeux, la détermination a fait progressivement place à la honte. Sa main s'est mise à trembler de plus en plus fort et, après d'interminables secondes, elle a éclaté en sanglots, laissant finalement le pistolet retomber le long de sa jambe. Cela ne relevait pas d'une absence de courage, juste d'un manque de haine et de détachement. Théo a repris le Colt et, alors qu'il s'apprêtait à finir le boulot, Momo a dit : "Laisse-moi au moins crever ce fils de pute. Pour mon père et mon frère." »

RÉTIAIRE(S), PAGE 129

tion complexe, où la situation fictionnelle pourrait tout à fait se dérouler dans la vie réelle, ici et maintenant.

Sans renier cette marque de fabrique, pas si courante dans le milieu du polar, où certains auteurs confondent encore une hallebarde avec un lance-roquettes, l'auteur regrette que son réalisme noir finisse parfois par éclipser son style, son « travail sur la langue » – un rythme syncopé, « visuel, peut-être, mais certainement pas cinématographique » – et sur la structure, travaillée et retravaillée jusqu'à la maniaquerie, pourrait-on ajouter.

Pour faire tenir dans une chronologie millimétrée la galerie de personnages de *Rétiaire(s)*, DOA a

eu recours à la technique éprouvée de la frise : 2,40 mètres de feuilles assemblées, étalées sur la table de sa cuisine. Des codes couleur balisent les interactions entre les personnages et la chronologie au jour, parfois à l'heure, près. Pour être sûr de ne pas se perdre dans les méandres de son intrigue, l'écrivain a l'obsession du raccord. Les protagonistes, d'abord « de simples pedigrees ou fonctions dans l'intrigue », ne prennent vie que dans un deuxième temps, au cours de la phase d'écriture. Ils gagnent en épaisseur progressivement, au point d'interagir au-delà des besoins du récit. Certains finissent par disparaître ou par être relégués à l'arrière-plan, comme la juge d'instruction Arostéguy, d'autres acquièrent une envergure imprévue. « Je suis satisfait lorsque mes personnages font des choses sans me demander mon avis », dit encore DOA.

Avec *Rétiaire(s)*, dont le titre fait référence à une catégorie de gladiateurs spécialistes de l'esquive, équipés d'un poignard, d'un trident et d'un filet, le lecteur est guidé dans un dédale hanté de criminels retors et d'enquêteurs paumés qui obéissent à leur propre morale. Entre des trafiquants qui tentent de prendre le monde dans leur toile et des policiers qui essaient de les saisir, le combat connaîtra-t-il un jour un vainqueur ? Observateur avisé de ce conflit sans fin, DOA se garde bien de répondre à la question. ■

Les protagonistes prennent de l'épaisseur progressivement. « Je suis satisfait lorsque mes personnages font des choses sans me demander mon avis », dit l'auteur

fresque épique sur le rôle croissant des mercenaires dans les conflits modernes et le trafic de drogue globalisé. Devenu le taulier d'un genre qu'il a contribué à renouveler, comblé de prix, le Lyonnais mûrit, depuis un exil bruxellois, l'idée de s'attaquer à un morceau d'histoire. Celle d'un officier SS érigé en modèle de surhomme par la propagande du Reich, qui finira par mettre ses – fort discutables – compétences guerrières au service des pays ara-

Au ras du pavé parisien



ON ENTEND D'ABORD l'écho d'un coup de feu tiré « à bout touchant » dans les sous-sols du 36, rue du Bastion, à Paris – le siège de la PJ. La victime est un voyou en attente de transfert, fondé de pouvoir du redoutable clan Cerda, de la pègre yéniche. Son assassin s'appelle Théo Lableisz, un flic, qui n'a pas le temps de se suicider et se retrouve derrière les barreaux.

A partir de cette scène inaugurale, sèche comme un coup de trique, *Rétiaire(s)* brosse large, des cités de

Romainville (Seine-Saint-Denis) aux confins de la Mauritanie, en passant par la côte andalouse. Mais c'est en France que se joue l'essentiel de l'intrigue. Comme si, après les confins afghans de *Pukhtu* (Gallimard, 2015 et 2016), puis la plongée suffocante dans les bas-fonds BDSM berlinois de *Lykaia* (Gallimard, 2018), DOA se décidait à s'attarder au pays natal pour démonter les ressorts d'une double mécanique infernale : trafic international de drogue et lutte antistups.

Cette fois, c'est au ras du pavé qu'il traite son sujet, sans vols intercontinentaux ni ex-agents de l'ombre bardés d'armes dernier cri, au plus près

d'une réalité dûment documentée. Le polar pur s'infléchit alors vers le roman noir, et le prétexte d'une enquête classique s'efface pour suivre une veine quasi naturaliste, dans les couloirs du trafic de drogue. DOA tresse ainsi la chronique d'un monde brutal et désenchanté, sans autre perspective que la fureur de l'instant. Un monde saisi à feu vif, où rien n'empêche les trafics et leurs profits, pas même une pandémie. ■ A. AL.

RÉTIAIRE(S), de DOA, Gallimard, « Série noire », 432 p., 19 €, numérique 14 €.

La réécriture

Il – un narrateur non nommé – se retrouve après sa mort sur Petite Vie, lieu étrange où il bénéficie d'un bonus d'existence à condition de s'acquitter d'une tâche non moins étrange : réécrire 4001, d'un certain Robert Krauss. Qui est ce Krauss ? Les avis diffèrent. « Un membre du Comité soutenait que Krauss était l'auteur du roman de langue allemande le plus important du siècle. » D'autres « parlaient d'injure faite à Kafka, à Mann, à Musil, à Döblin ». Et si la vraie question était celle du devenir des œuvres ? Pourquoi les oublie-t-on, les exhume-t-on, les transforme-t-on ? Peuvent-elles se soustraire à cette « continue reconstitution » ? Né en 1976 à Chypre, Sofronis Sofroniou a étudié la psychologie et les neurosciences. Mélant son savoir sur la mémoire à son admiration manifeste pour *La Métamorphose*, de Franz Kafka (1915), il offre une vertigineuse fantasmagorie sur ce que produit la littérature



dans les dédales obscurs de nos images mentales. ■

FLORENCE NOUVILLE

► *Font brute* (Argos sideros), de Sofronis Sofroniou, traduit du grec (Chypre) par Nicolas Pallier, Zulma, 350 p., 23,50 €, numérique 13 €.

Brefs bijoux

Il faudrait avoir la svelte élégance de Florence Delay pour suggérer, en quelques lignes seulement, les multiples saveurs et bonheurs nombreux de *Zigzag*, l'essai qu'elle consacre... aux formes brèves. Ce livre, lui-même prompt comme l'éclair, est la reprise des *Petites formes en prose* après Edison éditées en 1987 par le regretté Maurice Olender (1946-2022), auquel est fort délicatement dédié l'ouvrage. Si l'ensemble a été modifié, l'enchantement demeure intact d'un parcours virtuose parmi les maîtres de l'aphorisme, de l'épigramme ou du haïku... Ni simple anthologie ni pensum académique, le texte ressemble à une balade érudite et légère, qui nous emmène – en zigzag – de Pascal à Nietzsche, de Chamfort à Marcel Duchamp. Ici, on voyage léger, on voyage heureux : à quoi bon, en effet, s'encombrer de longs et lourds

colliers rhétoriques ? Préférons-leur ce bijou bref, petite merveille aux mille éclats, qui fait à sa façon l'éloge de l'éblouissement. ■

FABRICE GABRIEL

► *Zigzag*, de Florence Delay, Seuil, « La librairie du XXI^e siècle », 192 p., 18 €, numérique 13 €.

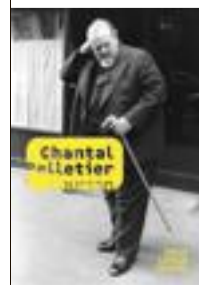


Cinéma qui sauve

Le nouveau roman de Chantal Pelletier a tout d'un conte : un vieil ogre nommé Orson Welles apparaît soudain à Anne, une jeune femme traumatisée par la mort brutale de toute sa famille, sans compter celle de François Truffaut, un de ses héros. « C'est juste un repérage, ne vous inquiétez pas », lui glisse l'ogre. Il veut simplement que, responsable d'une photothèque spécialisée dans le cinéma, elle note tout ce qui lui vient à l'esprit pour nourrir un futur film. Anne s'exécute, confiant à ses carnets ses troubles, les images de Welles qui lui reviennent peu à peu. Le cinéma peut-il réparer des vivants très cabossés ? Comédienne devenue romancière, Chantal Pelletier tresse autour de cette interrogation un joli roman, parfois un peu longuet, mais dont le personnage central, cette Anne qui tente de transformer l'ogre en orson, se révèle très attachant. ■

DENIS COSNARD

► *L'Orson*, de Chantal Pelletier, Joëlle Losfeld, 128 p., 15 €, numérique 11 €.



Regarder la société dans les yeux

L'artiste Sarahmée s'intéresse à la condition des femmes à travers le monde en leur donnant la parole dans le documentaire *Elles*

ENTREVUE
AMÉLIE REVERT
COLLABORATRICE LE DEVOIR

« Dans *Elles*, les discussions que j'ai eues avec les participantes sont rapidement devenues des confidences », se souvient Sarahmée, pour la première fois animatrice d'une série documentaire. Plus encore, l'artiste s'est plongée corps et âme dans le projet de la réalisatrice Sabrina Hammoum pour TV5 afin d'extraire l'essence de la parole des femmes.

« Elles m'ont fait une place privilégiée auprès d'elles », révèle Sarahmée, qui a pris le temps de les rencontrer, de les observer, de les écouter. « Ces femmes ont parfois vécu des violences, sont sorties de relations compliquées ou ont dû faire face à des

problèmes financiers, par exemple », ajoute-t-elle.

Parce qu'elle est bien plus que la présentatrice d'*Elles*, Sarahmée n'a pas hésité à s'adonner à de nouvelles activités comme l'affichage sauvage à Paris ou l'escalade en pleine nature au Mexique, malgré sa peur des hauteurs. « À plusieurs reprises, je suis complètement sortie de ma zone de confort. Mais il fallait absolument que je le fasse avec elles pour créer de vraies relations », dit-elle. Si le tournage de l'émission est terminé depuis un moment déjà, elle confie être encore en contact avec certaines de ces femmes croisées pour les besoins de la série. « Nous avons dépassé le simple cadre de l'entrevue, et des liens se sont tissés. Je me suis sentie en confiance avec ces femmes-

là et elles m'ont donné leur confiance. Tout ça a été un échange », explique la rappeuse.

Sororité dans la musique

Lorsqu'elle s'est entretenue avec le collectif féministe et musical de Mexico I.M YONI, Sarahmée a même vu son horizon s'élargir. « Ce que je trouvais beau, c'est qu'elles vivent les mêmes choses et elles évoluent ensemble tout en poursuivant leur carrière solo. Ce noyau dans lequel elles peuvent revenir à tout moment leur donne une vraie force », s'enthousiasme-t-elle. Seule membre féminine du jury du concours de hip-hop *La fin des faibles*, Sarahmée croit que I.M YONI lui a inculqué une envie irrépressible de sororité dans le milieu. « Je parle souvent avec d'autres filles de l'industrie de la



musique qui sont à différents niveaux. Soit on se pose des questions, soit on s'entraide, mais c'est beaucoup plus rare qu'on soit ensemble. »

Sarahmée constate que les relations individuelles existent, mais les colla-

COMPLÈTEMENT DÉBRANCHÉ - UNE VIE SUPPLÉMENTAIRE

ALAIN McKENNA
LE DEVOIR

Le secret de l'immortalité est d'avoir vécu de façon mémorable, a déjà dit Bruce Lee. L'astuce pour profiter d'une vie éternelle est de manger des champignons géants et de gagner des vies supplémentaires, ont répliqué les créateurs de *Mario Bros*. Qui dit vrai ?

Dans son roman *Trames*, le professeur de littérature au collège Lionel-Groulx Martin LeBlanc explore la possibilité que la réalité dépasse un jour le jeu vidéo. Et s'il était possible d'effectuer une sauvegarde avant d'attaquer le niveau suivant de sa propre vie ?

En pleine crise de la quarantaine, un avocat à succès nommé Thomas Kaha tombe sur une technologie qui lui permet d'effectuer une telle copie de sûreté. La société qui a mis au point cet ingénieux dispositif le transporte ensuite dans un univers parallèle où il pourra vivre les conséquences d'une décision qui changera sa vie : laisser son épouse pour une femme plus jeune et plus séduisante. Le fameux fruit défendu.

Un choix risqué. Peut-être finira-t-il par regretter un geste qu'a posé dans le passé plus d'un quarantenaire déçu par la routine d'une vie trop rangée... mais qui sait ? Peut-être ne sera-t-il pas plus heureux qu'il l'est déjà.

Évidemment, si ça foire, il peut revenir à sa sauvegarde. Sauf que celle-

ci est en réalité une vie parallèle qui s'est poursuivie malgré son absence. Revenir à sa première vie implique de reprendre le fil du temps là où il est rendu. Si le personnage non humain qui l'a remplacé durant son absence a décidé d'apprendre à danser et d'adopter un chien, reprendre sa place risque de ne pas être aussi facile que d'enfiler ses vieilles chaussures...

Trames est le premier roman de Martin LeBlanc. La prémisse est intéressante, mais le scénario demeure très linéaire. On n'aurait pas refusé un ou deux rebondissements de plus, sachant qu'il existe dans le futur pas si lointain qu'il imagine ici un multivers entier où nos vies prennent toute sorte de tangentes différentes. N'en explorer qu'une ou deux, c'est laisser plus d'un lecteur curieux sur son appétit.

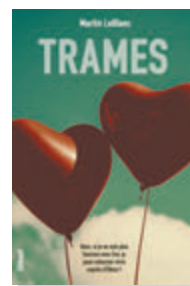
« Une grande part de notre identité provient du hasard », écrit l'auteur. Ce n'est plus un hasard si aucune option n'est pas la bonne option. C'est du déterminisme.

Kafka dans le texte

Si on ne peut pas effacer nos erreurs passées, l'autre option est peut-être... de les oublier. La mémoire est-elle un outil fidèle ? Ou ressemble-t-elle davantage à ces applications photo pour téléphone qui font le tri pour ne garder que les meilleurs clichés ?

L'écrivain chypriote Sofronis Sofroniou explore cette question très délicate dans son roman *Fonte brute*. Le livre a initialement été publié en

Si on ne peut pas effacer nos erreurs passées, l'autre option est peut-être... de les oublier. La mémoire est-elle un outil fidèle ? Ou ressemble-t-elle davantage à ces applications photo pour téléphone qui font le tri pour ne garder que les meilleurs clichés ?



Trames

★★★

Martin LeBlanc,
Glénat Québec,
Montréal, 2023,
264 pages



Fonte brute

★★★ 1/2

Sofronis Sofroniou,
traduit du grec
par Nicolas Pailler,
Éditions Zulma,
Paris, 2023,
375 pages

grec en 2017 et vient tout juste d'être traduit en français.

Pour voir comment les souvenirs peuvent parfois nous jouer des tours, il campe son histoire dans un au-delà un peu déjanté que Kafka n'aurait certainement pas renié. Ceux qui aiment les histoires échevelées vont se régaler de ce récit délirant qui se lit comme un sprint. On en sort tout essoufflé !

Un joueur d'échecs new-yorkais meurt en 1948 à l'âge de 66 ans et se retrouve projeté dans le monde de Petite Vie. Non, pas *La petite vie* de Ti-Mé et Moman, mais une planète à part entière où les morts, tous âgés de 20 ans, ressuscitent pour une vie supplémentaire qui dure dix ans. Ce paradis qui n'a rien de catholique n'est pas de tout repos : chacun reçoit une mission. Celle de notre héros : retrouver et reconstituer la mémoire d'un roman appelé *4001* et écrit par un auteur appelé Robert Krauss.

L'homme n'a pas connu une vie très heureuse, comprend-on entre les lignes. Sur Terre, sa femme décédée trop jeune lui a volé très tôt ce qui semblait être son principal élément de bonheur. Dans *Petite Vie*, il s'adjoint les services d'une femme, Bonadea, qui finit plus ou moins par la remplacer. Remplir sa quête de mémoire ne devrait pas être si compliqué, mais voilà. Rien dans ce roman n'est simple. Une flopée de personnages, tous appelés Hans, viennent contrecarrer ses plans

LE REGARD LIBRE

Plus de réflexion sur l'information

LITTÉRATURE

CRITIQUE

De «Fonte brute» aux «Jardins de Basra», dans les souvenirs aliénés

6 minutes de lecture

écrit par Quentin Perissinotto | 11 avril 2023 | 0 commentaire



Avec des constructions et des horizons radicalement différents, deux romans sortis en cette rentrée d'hiver s'emparent de la mémoire pour en faire une expédition hallucinatoire ou une rêverie éveillée. Départ pour le temps distendu.

Avec *Fonte brute*, Sofronis Sofroniou nous embarque dans un drôle de voyage aux confins de la mémoire et du réel. Dès la première page, le lecteur est projeté sur la planète «Petite Vie» en compagnie du narrateur, un joueur d'échecs new-yorkais et professeur d'université spécialisé en littérature allemande. Un monde où sont réunis tous les humains décédés et où ils ont à nouveau vingt ans et dix années à vivre.

A son arrivée, le narrateur se voit confier une tâche de la plus haute importance: diriger les travaux de recomposition du roman monumental de Robert Krauss, *4001*, «un livre débordant de sagesse, un océan de révélations intellectuelles, qu'on serait bien en peine de rattacher à un genre littéraire précis, à moins de regarder du côté de la philosophie ou des sciences». Et surtout, une œuvre notée 9 sur 10 sur l'échelle de difficulté de l'exercice. Car sur «Petite Vie», tout est affaire de reconstitution des connaissances terrestres.

Road trip ou bad trip?

Aussitôt, le narrateur part sur les traces de Robert Krauss, apparemment dissimulé à l'écart de la capitale. Après un trajet à bord d'un train changeant subitement d'aspect selon les lieux traversés, le protagoniste débarque dans un village inconnu. Il cherche son chemin, croise une vieille femme, puis se réveille. Sans plus rien n'y comprendre! Il n'est plus à la même place et des jours, voire des mois, semblent le séparer de son arrivée à la gare.

Il est désormais catapulté dans un étrange territoire, où on le conduit de force à travers des paysages qui se succèdent sans logique apparente: une jungle luxuriante jouxte des forteresses médiévales, des escaliers mènent à un puits sans fond, des ruelles sont jonchées de vêtements, des roulottes servent des madeleines à base d'éponges vivantes... Tous les phénomènes s'enchaînent avec une angoisse croissante. Un bien énigmatique et hostile pays, peuplé par des habitants tous prénommés Hans. Et lorsque les Hans l'entraînent dans une salle souterraine pour qu'il assiste à l'ouverture d'un crâne et les regarde se saisir de pailles pour siroter ce cerveau réduit en bouillie, le narrateur comprend que cette incohérence ambiante dissimule une dangereuse folie.

Quelle déroutante expérience de lecture que ce roman! On chemine sans savoir où l'on met les pieds, on relit les paragraphes pour être sûr des extravagances qui arrivent, on écoute des discours absurdes, on perd le fil des événements irrationnels, mais on poursuit cette traversée avec une curiosité teintée de mysticisme, comme mus par une force extérieure. Je ne me force jamais à continuer un livre, surtout si je ne vois pas où l'auteur veut m'emmener; c'était exactement le cas avec *Fonte brute* – passé la moitié de l'histoire, je ne comprenais toujours pas ce que j'étais en train de lire – et pourtant je n'ai jamais pensé à reposer le livre, c'est ça le plus fou! Sans être une claque, Sofronis Sofroniou réussit son pari d'emmener le lecteur dans les couloirs de la conscience et le semer sans le perdre.

Fonte brute est une aventure au cœur des images mentales et de l'explosion des sens, une odyssee fantasmagorique où le narrateur et le lecteur partagent les mêmes incrédulités et cherchent les mêmes réponses, autrement; un roman labyrinthique en même temps que psychédélique, qui travestit délire et réalité. Un roman des mises en abyme infinies, des jeux de miroirs sans reflets, des ombres qui se dérobent. Une hallucination qui devient collective.

Que ce soit pour *Fonte brute* ou *Les Jardins de Basra*, la mémoire n'est ainsi pas le terreau duquel germe une histoire personnelle ou un récit autobiographique. Mais bien le support pour repousser les limites de l'imagination, jusqu'à la faire se diffracter.

Ecrire à l'auteur: quentin.perissinotto@leregardlibre.com

Vous venez de lire une recension en libre accès. Débats, analyses, actualités culturelles: **abonnez-vous** à notre média de réflexion pour nous soutenir et avoir accès à tous nos contenus!



Sofronis Sofroniou

Fonte brute

Traduction de Nicolas Pailler

Editions Zulma

2023

349 pages

Commander le livre

Article disponible en ligne : <https://leregardlibre.com/litterature/de-fonte-brute-aux-jardins-de-basra-dans-les-souvenirs-alienes/>

Famille du média : **Médias étrangers**

Périodicité : **Quotidienne**

Audience : **N.C.**

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



Edition : **06 mars 2023 P.13**

Journalistes : **M.P.**

Nombre de mots : **91**

SORTIES

ROMAN ★★☆☆☆

Aventures surréalistes

Victime d'une balle perdue en 1948 à New York, un ancien prof septuagénaire est envoyé, comme tous les humains, sur la planète Petite Vie pour y revivre de 20 à 30 ans. Parti à la recherche d'un écrivain dont il doit reconstituer l'œuvre majeure, il va connaître une suite d'aventures fantastiques, absurdes, improbables, et pas toujours plaisantes. Ce roman extraordinairement foisonnant et déconcertant, stupéfiante plongée dans l'univers mental, évoque l'univers de Luis Buñuel. **M.P.**
» Sofronis Sofroniou, « Fonte brute », *Zulma*, 349 p.



Plongez dans le temps, les lieux, le cœur et la psychologie avec ces romans



© Tous droits réservés

Nous ouvrons le dix-septième chapitre de *Sous Couverture en compagnie* de nos invités Tahar Ben Jelloun et Sylvie Roge. Au menu du jour : un joueur d'échecs new-yorkais, Nord-est du Canada, dormir dans les transports en commun...
Entre autres !

La chronique de Lucile Poulain : "Fonte brute" de Sofronis Sofroniou – Ed. Zulma, 2023

Après sa mort à 66 ans, en 1948, un joueur d'échecs new-yorkais se retrouve comme tous les humains sur la planète Petite Vie. Ici tout le monde a de nouveau 20 ans, et un bonus de 10 ans de vie. Mais loin d'une seconde chance, c'est d'une mission qu'il hérite.

Sur Petite Vie, il subit la même injonction que les autres à se souvenir, afin de reconstituer la mémoire de la Terre. Intégralement. Massivement. Pris dans un engrenage kafkaïen aux allures de cauchemar éveillé, il se lance à la recherche de Robert Krauss, qui aurait été aperçu sur un continent éloigné de la capitale, afin de reconstituer son

roman 4001. Avec Bonadea, qui prend de plus en plus souvent les traits de sa femme disparue, il traverse des paysages psychédélics, des outre-mondes et des temporalités poreuses, dans un univers digne du jeu vidéo le plus fou et le plus expressionniste. Est-il drogué, manipulé ? Par quel mécanisme ?

Au crépuscule de cette deuxième vie, reclus dans un bunker, il enregistre pour la postérité le témoignage halluciné de son expérience, avant de définitivement disparaître...



Article disponible en ligne : <https://www.rtbf.be/article/plongez-dans-le-temps-les-lieux-le-coeur-et-la-psychologie-avec-ces-romans-11201174>

La viduité

LECTURES

Fonte Brute Sofronis Sofroniou

Les immémorables instants de notre mémoire. Dangers et autre cauchemars, décalques et emprunts, de notre mémoire, poursuite d'un auteur, remémoration de livres, parasitages d'image ou de scénario, envers du réel pour nous faire accéder au tréfonds de nos mécanismes mentaux. Roman d'une infinie invention, on y voyage, et s'y égare, d'une représentation l'autre du monde, de pastiches de films, en relecture de tragédies, de rêves, en métamorphoses douloureuses de souvenirs endeuillés. Au seuil parfois du décousu, aux limites aussi de ce que l'on peut voir dans une description très échevelée, *Fonte Brute* entraîne le lecteur dans un monde de survivance, celui de « Petite Vie » où, durant dix ans, on pourrait se souvenir de notre vécu, s'accrocher aux altérations de notre mémoire. Avec ce roman très référencé, toujours intrigant, Sofronis Sofroniou ne cesse de nous intriguer.

Rare et agréable de tomber sur un livre qui, en permanence, vous surprenne, souvent échappe, ne se laisse jamais totalement réduire au discours auquel, pour en parler, vous pensez le réduire. Une belle capacité à ne pas se laisser prendre à une idée, à en mesurer toute l'envergure, à l'aborder par des détours, à s'en amuser dans une spéculation, miroitement autant que réflexion, presque infinie. Le roman aborde alors les malédictions de la mémoire. Au sens premier de savoir bien dire sa mémoire, d'en faire une restitution qui toujours en interrogerait la nécessité, la possibilité même. Sofronis Sofroniou part d'une belle hypothèse : à notre mort, nous serions projetés sur une autre planète, une version de la terre des vivants où l'on se souviendrait de tout, où ainsi, on accéderait à dix années de vie supplémentaire. On retrouverait nos vingt ans (je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie écrivait à raison Nizan). Une manière, qui sait, de s'arranger avec les souvenirs en suspens. Sans que rien ne vienne confirmer cette hypothèse, j'ai longtemps pensé qu'il s'agissait de l'écriture de ce flash qui, à ce qui se raconte, nous ferait revivre nos souvenirs à l'instant de la mort. Si nous tentons cette interprétation, c'est pour la simple raison que nous avons particulièrement aimé l'évocation de ce que l'on pourrait prendre pour les souvenirs directs du narrateur. New-York en 1949, un prof de fac endeuillé qui abandonne tout pour aller jouer aux échecs à Union Square. Un climat qui touche justement parce qu'il est abordé par des détours, derrière un labyrinthe textuel. On sent, parfois, l'influence post-moderne qui pèse sur *Fonte Brute* : confusion égalisatrice des discours, des références, amalgames des arts.

C'est bien connu, l'accumulation de souvenirs nous condamne à la répétition.

Posons pourtant l'hypothèse suivante : tout ceci est une fausseté. Une interprétation que l'auteur s'amuse à emprunter, pour mieux s'en détourner. Opérer une brusque bifurcation dès que l'on se sent trop à l'aise, prêt à notre tour à réciter un discours, à meubler le silence entre invention et imagination. On le sait depuis Proust, la frontière entre les deux est des plus poreuses. Le narrateur, accompagné de Bonadea est chargé de reconstituer un livre mythique : 4001. L'odyssée de la mémoire serait-on tenté de dire dans un pitoyable jeu de mots. La mémoire, sur « Petite vie » est aussi une projection. Si en commun nous mettions le savoir des morts, quel avenir inventerions-nous ? 4001 serait aussi le moment où, pour ne plus se souvenir, les hommes ne cesseraient de se parler. Y serions-nous déjà dans cette époque amnésique tant elle croit de tout se souvenir ? On comprend, bien sûr, que très vite, la mémoire va devenir une question bien plus qu'une solution : pourquoi se souvenir, comment faire autrement ? On n'en sort pas. Étrange occupation, quand même, de vouloir reconstituer un livre. Sans doute est-ce notre seule forme de survie, elle sera possiblement cauchemardesque.

Il faut bien l'avouer, nous avons été désarçonnés par toute la partie du livre qui se passe dans le Mécanisme. Voilà qui est loin de nous déplaire : déjà nous le notions pour Mordew d'Alex Pheby, on aime les romans qui interrogent les limites de la représentation, qui tentent ainsi de donner une vision, floue et concrète, fuyante et contondante, de l'irreprésentable. Vous l'aurez sans doute compris, il s'agit pour Sofronis Sofroniou de donner à voir ce qui serait une plongée dans les méandres mentaux. On passe alors à l'hallucination à la Lynch, aux motifs et récurrences, qui tant bien que mal tentent de nous orienter. Assez étrangement, *Fonte brute* m'a passionné par toutes les références et les mythes que je ne saisisais pas. La survie, une interprétation en suspens ? Un flottement amniotique dans un univers inversé. Le roman prend une teinte kafkaïenne, immersion dans une inquiétante étrangeté, une sorte de familiarité mythique. Le narrateur est poursuivi, on s'arrache sa pensée, on veut l'entraîner dans une folie collective, on attend peut-être de lui un souvenir qui fasse sens. Vivre, après

tout, n'est peut-être que répéter des situations déjà vécus. Notre imaginaire, comme semble le suggérer l'auteur, est hanté par la possibilité d'un réalisateur qui dirige nos gestes, monte les rushes incohérents dont on se souvient. Le narrateur est poursuivi par des Hans, une population diverses qu'il faut catégoriquement affabuler de ce prénom, ils sont hantés par ce qui disparaît, par ce qu'il reste de nous, par toutes les façons de croire pouvoir redonner vie. C'est que parvient à faire Sofronis Sofroniou. On a été particulièrement touché par ses incursions dans la réalité, par les deux histoires qui se superposent : une soirée à New-York et une autre à Berlin. Les deux se tiennent par l'importance de celui qui raconte, qui pourra donner une autre fin. La survie c'est surtout une histoire qui n'est pas raconté, une révélation qui ne vient pas. Nous aussi on veut entendre l'histoire de Dimitri Karamazov qui, trouvant, trois mille roubles va faire la fête avec des tziganes, selon un autre livre que le narrateur ne cesse de perdre et de retrouver. On aime alors l'idée semble-t-il suggérer par l'auteur que la mémoire est un fragment. Par une référence à Hitchcock ce qui importe serait les ellipses, le silence dans lequel le spectateur est contraint d'interpréter, de se demander ce qu'on ne lui dit pas. Pour redonner vie à des statues, le narrateur et sa compagne sont peut-être en train de tourner plusieurs scénarios contradictoires, reconstitués d'après la mémoire qu'en n'ont des morts, du grand Alfred. Je pense ceci une autre fausse piste. Notre mémoire est décidément délicieusement trompeuse.

Un grand merci aux éditions Zulma pour l'envoi de ce roman.

Fonte Brute (trad : Nicolas Pallier, 23 euros 50, 349 pages)

Avant-critiques / Littérature étrangère



© PARIS TAVITIAN/ZULMA

MONDES KAFKAÏENS

Fonte brute est une folle aventure dans l'imaginaire et la littérature, un roman à la narration kaléidoscopique signé par le Chypriote **Sofronis Sofroniou**.

ROMAN_CHYPRE_2 FÉVRIER

Un joueur d'échecs new-yorkais meurt en mai 1948 et se réveille sur Petite Vie, une planète où se retrouvent les Terriens lorsqu'ils décèdent. Sur Petite Vie, chaque défunt provenant de la Terre bénéficie de dix ans supplémentaires à vivre, et retrouve son jeune âge, une

vingtaine d'années. Lorsqu'il arrive sur la planète, complètement nu et plongé dans la pénombre, le joueur d'échecs est présenté à un groupe d'hommes chargés de reconstituer des œuvres de la littérature terrestre. C'est ainsi que, pour la première fois, il entend parler de l'auteur Robert Krauss, dont il aura

pour mission de recomposer le roman intitulé *4001*. *Fonte brute* est l'aventure de cette réécriture, sur les traces d'un auteur et de son œuvre disparus. Il va s'agir, notamment lors du « *Mois du souvenir* », de se remémorer absolument chaque détail de la vie passée sur Terre pour rassembler les informations nécessaires au développement des savoirs sur Petite Vie.

Fonte brute, du jeune auteur chypriote Sofronis Sofroniou, est une expérience de lecture tout à fait inouïe. Roman de l'imaginaire puisant ses sources à la fois dans le fantastique, la science-fiction et le merveilleux, il décrit une traversée entre différents mondes et différents âges, allant de paradigmes en paradigmes et de langages en langages, parfois sans transition. Les nombreuses références littéraires et la richesse intertextuelle de ce récit qui multiplie les clins d'œil et les mises en abyme littéraires participent de sa dimension labyrinthique. L'une des références qui ponctue l'ensemble du roman est l'introduction à *La métamorphose* de Franz Kafka, dont la construction a manifestement influencé l'auteur de *Fonte brute*. « *J'ai regardé autour de moi. Il n'y avait strictement aucun bâtiment d'où j'aurais pu surgir ; j'étais pourtant certain qu'entre la chambre et la voiture je n'avais fait que quelques pas.* »

Le passage de Petite vie à Mars, les montagnes et escaliers à gravir, le « Mécanisme », la chambre rouge, les trépanations pour aspirer les cerveaux, les accouchements publics... le joueur d'échecs multiplie les découvertes et les mésaventures, les rencontres fortuites et les lectures de textes anciens, lors de ce grand et délirant voyage aux confins du savoir et de la mémoire. **Marie Fouquet**

SOFRONIS SOFRONIOU

Fonte brute

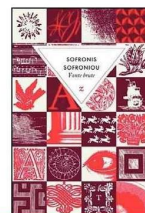
Traduit du grec (Chypre) par Nicolas Pallier

ZULMA

TIRAGE : 5 000 EX.
 PRIX : 25,30 € ; 384 P.
 EAN : 9791038701649
 SORTIE : 2 FÉVRIER 2023



9 791038 701649



"Fonte brute" : une aventure outre-monde phénoménale signée Sofronis Sofroniou

L'écrivain chypriote Sofronis Sofroniou nous emmène dans un univers où la réalité est toute relative, hantée par les cauchemars. De ses phrases-images émergent un monde onirique, à la David Lynch, dopé par une imagination débridée et délirante.



Mohamed Berkani

France Télévisions • Rédaction Culture

Publié le 21/03/2023 14:27

🕒 Temps de lecture : 2 min.



Couverture du livre "Fonte brute" et portrait de l'écrivain Sofronis Sofroniou (Editions Zulma)

C'est une expérience littéraire assez déstabilisante. Entrer dans *Fonte brute* (Editions Zulma) de Sofronis Sofroniou c'est comme pénétrer dans un univers à la fois connu et totalement mystérieux. Une sorte d'apesanteur tient le lecteur suspendu dans un monde où la frontière entre le réel et le fantastique est très ténue. Le monde imaginaire de l'auteur chypriote paraît si plausible et si absurde que l'architecture du roman relève d'une construction non encore aperçue, lue, jusqu'ici.

Voyage au bout de la vie

Sofronis Sofroniou a étudié la psychologie et les neurosciences, ce qui explique sans doute cette mise en abyme exceptionnelle. L'histoire est si originale qu'en proposer un résumé tient du défi. En 1948, un joueur d'échecs new-yorkais meurt à l'âge de 66 ans. Et, rien de bien exceptionnel, il se retrouve, comme tout humain décédé, sur la planète Petite Vie. Et, sur cette planète, tout le monde a de nouveau 20 ans et un bonus de vie de 10 ans. Paradis ou enfer ? Ni l'un, ni l'autre, les deux emmêlés. Chaque nouvel arrivant se voit confier une mission : reconstituer la mémoire de la Terre, se souvenir. Se souvenir au risque de se perdre, se remémorer des événements bousculés par des temporalités capricieuses. Se fabrique-t-on des (faux) souvenirs ? Dans cet univers gazeux, la vérité prend des libertés insoupçonnées.

La mémoire donc, avec ses défaillances et ses âpres combats contre le temps qui passe ou qui advient. Le joueur d'échecs reçoit l'injonction de reconstituer le roman 4001 de Robert Krauss. Il est aidé par une femme, Bonadea, qui ressemble de plus en plus à sa défunte épouse au fil des pages. Qui croire ? Que croire ? Sofronis Sofroniou nous emmène dans un outre-monde où la réalité est toute relative, hantée par les cauchemars. On est submergés par des images fortes, tenaces, et saisis par l'effet stroboscopique de cette exacerbation sensorielle. L'écrivain chypriote questionne notre rapport à la technologie, à l'essentiel, à notre passé fatalement décomposé.

Bourré de références littéraires et culturelles, le roman peut vite tomber des mains du lecteur ou, au contraire, devenir un livre marquant, un livre qu'on n'oublie pas. Sofronis Sofroniou est d'une rare ambition dans sa démarche.

(Fonte brute, Sofronis Sofroniou, Editions Zulma, 23,50 euros)

Article disponible en ligne : https://www.francetvinfo.fr/culture/livres/roman/fonte-brute-une-aventure-outre-monde-phenomenale-signee-sofronis-sofroniou_5723999.html